

les astres, dans leur course, se tournèrent contre Sisara. Un orage terrible éclata dans la plaine, battant en face les Chananéens qui avançaient. Le torrent de Cison, qui était peut-être à sec, grossit avec impétuosité. Les soldats de Sisara, voyant que les éléments eux-mêmes prenaient parti contre eux, reconnurent que le Dieu d'Israël était le plus fort; ils furent saisis d'épouvante; le plus grand désordre s'introduisit parmi leurs chariots; ils s'écrasèrent mutuellement au milieu de la confusion, et les eaux du Cison emportèrent leurs cadavres vers la mer¹.

Jud., Migné, *Patr. gr.*, t. LXXXVII, col. 1061. — Un caractère frappant de ce beau cantique comme, en général, de toute la poésie d'Israël, c'est sa place que Dieu y occupe. Il est consacré, non pas à la glorification des vainqueurs, de Barac et de Débora, mais à la louange de Jéhovah qui a triomphé pour Israël. Chefs et soldats ne paraissent qu'à l'arrière-plan, Dieu tient le premier rang, qui lui appartient. Cf. *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, n^o 655, p. 333.

¹ Le torrent de Cison fut fatal aux Chananéens et à leurs chariots. Les notes suivantes, écrites à Nazareth, le 18 avril 1894, le lendemain du jour où nous avions traversé le Cison, donneront une idée des dangers qu'offre ce torrent : « Nous quittons Caïpha le mardi matin, 17 avril, dans une *arabah* (voiture du pays, très légère et qu'on peut fermer latéralement avec des toiles mobiles). A peine sommes-nous sortis de la ville qu'éclate une grosse averse. Nous nous garantissons de la pluie tant bien que mal sur les côtés en tirant les toiles, mais nous sommes mouillés par les gouttes qui passent à travers le toit de la voiture. Quelque temps après, nous arrivons sur les bords du Cison. Il s'est creusé dans la plaine un lit d'environ deux mètres de profondeur, aux rives abruptes et perpendiculaires, dans une terre limoneuse, sans mélange d'aucune pierre, sa largeur est d'une dizaine de mètres. Point de pont. C'est là cependant qu'est l'un des deux gués. Il existe à peine sur la berge une légère pente, formée par l'enlèvement d'un peu de terre en haut, et par un petit détour, tracé par les voitures qui ont passé là avant nous. Nous descendons dans le lit de la rivière, au risque de verser; nous traversons sans difficulté l'eau, qui n'est pas très abondante, mais il nous est impossible de remonter l'autre rive; la terre, mouillée par la pluie, est devenue molle et cède sous les pieds. Les chevaux glissent à mesure qu'ils s'efforcent de tirer en haut l'*arabah*; après chaque essai, la voiture redescend. Nous avons

Les rois sont venus, ils ont livré bataille,
Ils ont livré bataille, les rois de Chanaan,
A Thanach, près du torrent de Magéddo.
Mais ils n'ont point pris un seul lingot d'argent.
Le ciel lui-même a combattu (pour nous),
Les astres eux-mêmes ont combattu contre Sisara.
Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres,
Le torrent des combats, le torrent de Cison,
Et moi, j'ai foulé aux pieds les forts.
Alors les chevaux se sont épuisés
Dans la course rapide des chars¹.

Sisara, non moins effrayé que ses hommes, saute à bas de son chariot, pour s'enfuir à pied et échapper ainsi à la mort.

Il y avait en ce temps-là, au nord de la Palestine, une

quitté le véhicule, mais nous ne pouvons être d'aucun secours. Nos pieds enfoncent dans cette boue noire, et, sur la pente, il est presque impossible de se tenir debout. Cet accident me fait penser à Barac et à Sisara. Si les rives du Cison étaient autrefois escarpées et à pic comme aujourd'hui, ce qui est probable, un char qui y tombait était perdu, même avec le beau temps; à plus forte raison, si le torrent était grossi par un orage et la terre détrempeée par les pluies, comme lors de la victoire de Barac. Je ne sais s'il en était du temps de Débora comme maintenant, mais aujourd'hui, aucun arbre, aucun indice n'indique la présence de la rivière avant d'y être arrivé. Des fuyards peuvent y tomber presque sans s'en douter, et il oppose un obstacle infranchissable à des chariots, en dehors du gué, que l'on ne peut guère atteindre au moment d'une bataille et qui n'est pas lui-même sans danger. Nous ne pûmes faire remonter notre *arabah* sur l'autre rive qu'environ après une demi-heure d'efforts, et grâce à l'arrivée d'un autre cocher qui vint nous tirer d'embarras, mais non sans peine. Les premières tentatives furent infructueuses. Il fit alors rentrer la voiture dans l'eau pour laver les roues auxquelles s'était attachée cette terre d'alluvion, gluante comme de la colle et enfin il parvint à conduire notre attelage sur l'autre bord. »

¹ *Jud.*, v, 19-22. Le torrent de Cison s'appelle aujourd'hui Nahr el-Moukatta, « la rivière du massacre. » — Débora, au *ÿ.* 23, maudit Méroz. Méroz est, selon Mgr Dalfi, *Viaggio biblico in Oriente*, Turin, 1875, t. IV, p. 417, Kephir Mours ou le village de Mours.

branche de la tribu des Cinéens qui, sous la conduite d'Haber, s'était séparée du reste de ses frères, entrés avec les Hébreux dans la Terre Promise et fixés depuis lors au sud du pays, du côté d'Hébron, dans le désert de Juda¹. Les Cinéens continuaient à mener la vie nomade et ils habitaient toujours sous la tente. Haber avait planté la sienne dans les environs de Cédès de Nephthali, la patrie de Barac, du côté du lac Mérom, sous le térébinthe de Sennim (Sa'anaim)². Les nomades choisissent de préférence le voisinage des arbres pour dresser leur tente, afin de pouvoir jouir de leur ombre et de leur fraîcheur³. Elle est relativement grande, soutenue par neuf poteaux, groupés trois par trois, trois au milieu et trois à chaque extrémité, qui sont appelés par les Arabes d'aujourd'hui *amud*, ou « colonnes. » Elle est couverte de peaux de bouc, d'une couleur noire, qu'a chantée le Cantique des cantiques⁴. Ces peaux sont cousues ensemble et disposées dans le sens de la longueur : elles sont impénétrables à la plus forte pluie. Les courroies qui fixent la tente sont attachées au sol autour de chevilles de bois, qu'on enfonce en terre à l'aide d'un maillet, également en bois. Tout autour, sur les côtés et par derrière, sont des pièces d'étoffe qu'on peut tirer à volonté, comme des rideaux, afin de laisser pénétrer l'air⁵. Elle est di-

¹ Jud., 1, 16.

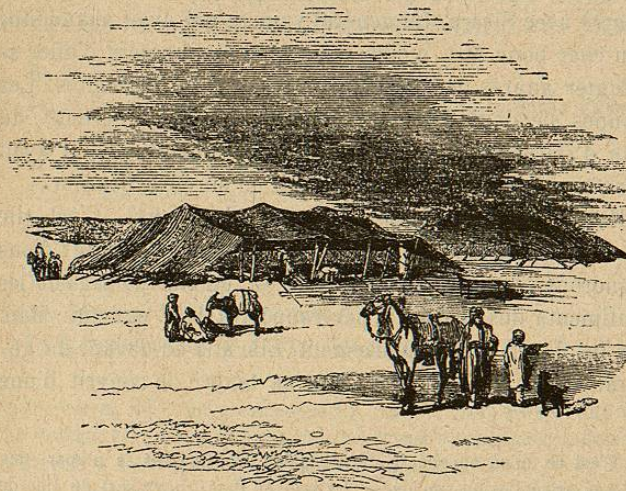
² La Vulgate et beaucoup de versions ont traduit אֵלֹן, 'élôn, par *vallée* ou *plaine*, au lieu de traduire *térébinthe*. La racine צָעַן, sa'an, d'où provient צַעְנִים, Sa'anaim, Vulgate, Sennim, signifie *changer la tente*, proprement *charger les montures* (pour changer de campement). Sa'anaim est donc probablement un lieu où campaient d'ordinaire les caravanes. — La plaine qui s'étend à l'ouest du lac Mérom est encore aujourd'hui habitée par des nomades qui y font paître leurs troupeaux et dont on voit ça et là les tentes noires.

³ Gen., xviii, 4, 8.

⁴ Cant., 1, 5 (Vulg., 4).

⁵ Toutes les tentes ne sont pas aussi bien disposées ni aussi grandes.

visée en deux parties, séparées par un tapis attaché aux trois poteaux du milieu. L'une de ces parties, celle de gauche en entrant, est l'appartement des hommes; l'autre à droite, est l'appartement des femmes. Dans celui-ci sont rassem-



21. — Tente arabe.

blés tous les ustensiles de cuisine, les outres, le lait, le beurre, etc.¹. Le lit, comme généralement dans tout l'Orient, se compose simplement d'une natte ou de quelques

J'en ai visité en Afrique où il y avait simplement un petit carré de toile qu'on soulevait pour laisser pénétrer le jour (qui entre d'ailleurs aussi par la portière un peu soulevée) et pour donner passage à la fumée, lorsqu'on fait du feu dans un trou, creusé dans le sol. Tout le monde y est entassé, la plupart se tenant assis ou couchés.

¹ Voir, Figure 21, une tente arabe, d'après Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 175. On peut lire la description détaillée de la tente dans Burckhardt, *Notes on the Bedouins (the Tent and its different parts)*, t. 1, p. 37-43. Sur les noms hébreux de la tente, voir Bonar, *The Desert of Sinai*, 1857, p. 399-400.

couvertures qui servent de matelas et qui sont étendues par terre ou sur un remblai de terre¹. La couverture n'est pas autre chose qu'un tapis ou un manteau, c'est-à-dire le vêtement que l'on porte pendant le jour².

Telle était la tente d'Haber le Cinéen. Il n'était pas en guerre avec Sisara. Le général vaincu, qui avait abandonné son char pour être moins remarqué, avait résolu d'aller se réfugier auprès de lui pour échapper aux poursuites. Les troupes s'étaient enfuies dans une direction différente, du côté d'Haroseth des Goïm, sa résidence habituelle. Il avait donc tout lieu de croire qu'il serait en sûreté à Sennim.

Haber avait une femme qui s'appelait Jahel. C'est elle que rencontra le fugitif. Était-elle d'origine israélite? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est qu'elle partageait les sentiments des Hébreux par rapport à leur ennemi. Mais elle les dissimula soigneusement. Elle alla au-devant du général vaincu, l'introduisit dans sa tente³, le couvrit d'une

¹ C'est ce qu'on appelle le divan, qu'on trouve dans la plupart des maisons orientales un peu aisées. La salle où il se trouve sert de lieu de réception pendant le jour, et la nuit on étend des tapis ou des couvertures sur le divan pour y dormir. Les Européens qui ont couché sur ces bancs de terre savent s'il faut y être habitués pour réussir à s'y reposer et à y trouver le sommeil.

² Les Orientaux se sont toujours servis pour dormir de leur manteau. « Ces gens-ci, écrivait du Maroc Eugène Delacroix, ne possèdent qu'une couverture dans laquelle ils marchent, ils dorment, et où ils seront un jour ensevelis. » Lettre citée par H. de Laborde, *Éloge d'Eug. Delacroix*, dans le *Journal officiel*, 30 octobre 1876, p. 7782. — On nous a cependant fourni souvent en Orient, même chez les Arabes, une couverture piquée à laquelle est cousu un drap de toile blanche et dont les indigènes font aussi usage. Chez le scheikh de Banias, il y avait une provision de couvertures de ce genre, et elles furent distribuées à tous ceux à qui il donna l'hospitalité pour la nuit, aux Arabes comme à nous-mêmes.

³ La tente des femmes est sacrée en Orient. Pococke raconte que, dans son voyage à Jérusalem, son guide arabe l'avait conduit dans sa tente et l'avait fait asseoir près du feu à côté de sa propre femme. « I was kept

semikah ou manteau, et au lieu de l'eau qu'il lui demandait pour se désaltérer après sa longue course, elle lui donna du lait, qui contribua sans doute à l'endormir plus vite et plus profondément¹.

Tout ce récit est parfaitement conforme aux habitudes orientales. Nous lisons dans l'histoire égyptienne de Sinéh :

30. Je m'en allais d'un endroit à un autre
31. et j'arrivai à la station de Kamur (ville de la Basse Égypte, dans le nome d'Héliopolis).
32. La soif me saisit dans mon voyage;
33. ma gorge était desséchée.
34. Je dis : Ceci est l'avant-goût de la mort.
35. Je fortifiai mon cœur, j'excitai mes membres.
36. J'entendis le bruit agréable des troupeaux.
37. Je vis un Sakti (un homme de l'Orient).
38. Il me demanda où j'allais, (en me disant) :

in the harem, dit-il, for greater security, the wife being always with me, no stranger ever daring to come into the women's apartment, unless introduced. » *Description of the East*, t. II, p. 5.

¹ On conserve le lait de chamelle dans des outres, aujourd'hui appelées *zaha*. Une petite outre, destinée à renfermer le lait pour les étrangers de passage porte le nom de *scheraa*. Le beurre est aussi conservé dans des outres. Burckhardt, *Notes on the Bedouins*, t. I, p. 45. — « Les Bédouins savent préparer le lait caillé d'une manière délicieuse; cette préparation est appelée *leben*; on l'offre aux hôtes, mais on la considère généralement comme un mets délicat. Je sais par expérience qu'elle est très rafraîchissante pour le voyageur accablé par la fatigue et la chaleur, mais elle a aussi un effet soporifique étrange; son action fut si soudaine sur un ministre anglais qu'il crut être empoisonné. Ce ne fut pas sans doute sans connaître ses effets probables que Jahel donna à son hôte épuisé ce breuvage séducteur qui devait lui procurer un sommeil profond et de bonne durée. » Conder, *Tentwork in Palestine*, t. I, p. 134. — J'ai remarqué souvent en Orient la prédilection qu'ont les indigènes pour le *leben*, mais les Européens ont quelque peine à s'y habituer. Les moukres qui nous accompagnaient en voyage dédaignaient la viande que nous leur offrions, lorsqu'ils pouvaient se procurer du *leben*, quoiqu'ils dussent acheter ce lait aigri à leurs frais.

39. Tu es Égyptien.
 40. Alors il me donna de l'eau,
 41. il me versa du lait à boire.
 42. J'allai à lui avec son peuple¹.

« Nous arrivâmes au camp près de Schihan, raconte M. E. H. Palmer, et nous nous assîmes quelque temps dans le *shigg*, buvant du *leben* ou lait aigri... Les Arabes qui habitent les montagnes de Moab, quoiqu'ils cultivent le sol dans de petites proportions, sont essentiellement un peuple pastoral; toute autre considération est donc sacrifiée à la sécurité et au bien-être de leurs troupeaux et les sites qu'ils choisissent pour leurs campements sont presque toujours les parties les plus élevées du plateau dont le voisinage leur offre les pâturages les meilleurs et les plus vastes. Ils sont toujours nécessairement éloignés des ruisseaux et des sources. La petite provision d'eau requise pour l'usage du camp est apportée par les femmes ou à dos d'âne. Le lait frais ou aigri est toujours en abondance et mis à la disposition du visiteur, mais il m'est arrivé plusieurs fois, en demandant de l'eau, d'apprendre qu'on n'en avait pas vu une seule goutte depuis plusieurs jours dans le camp. La réception de Sisara par Jahel, femme d'Haber le Cinéen, telle qu'elle est racontée dans les Juges², peut être regardée comme la description de nos propres visites aux tentes des Arabes moabites : « Et quand il » fut allé à elle dans la tente, elle le couvrit d'un manteau. » Et il lui dit : Donne-moi, je t'en prie, un peu d'eau pour » boire, car j'ai soif. Et elle ouvrit une outre de lait, et elle » lui donna à boire, et elle le couvrit³. »

Quand il eut bu le *leben* offert par Jahel, Sisara, harassé de fatigue, se laissa aller avec confiance au sommeil, après

¹ *Story of Sanaha*, dans les *Records of the past*, t. vi, p. 135-136.

² Jud., iv, 18-19.

³ E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. II, p. 487-488.

lui avoir recommandé de dire, s'il était poursuivi, qu'elle n'avait vu personne. Jahel ne pensait à rien moins qu'à le sauver. Quand il fut profondément endormi, elle prit une des chevilles, en forme de clou, auxquelles on attachait les courroies de la tente, et le maillet de bois avec lequel on les enfonçait en terre; ainsi armée, d'un coup terrible, elle enfonça le clou dans la tempe de l'ennemi du peuple de Dieu. Quand Barac arriva à Sennim, à la poursuite de Sisara, Jahel accourut au-devant de lui. « Viens, lui dit-elle, je te montrerai celui que tu cherches¹. » Il ne vit plus qu'un cadavre. C'est ainsi qu'une femme acheva l'œuvre de la délivrance, commencée par une autre femme².

Pendant que Débora et Jahel étaient tout à la joie de leur triomphe, d'autres femmes éprouvaient des sentiments bien différents. Débora nous les a dépeintes dans son admirable cantique, et c'est dans ce tableau qui le termine que se manifeste le mieux la touche féminine :

A la fenêtre, regarde et gémit
 La mère de Sisara, derrière les treillis³ :
 « Pourquoi son char tarde-t-il à venir ?
 « Pourquoi sont-ils si lents, les pas de ses chariots ? »
 Les plus sages entre les princesses lui répondent,
 Et, à son tour, elle se répète leurs paroles :

¹ Jud., iv, 22.

² « Je conviens, dit Herder, que Jahel, femme de Haber, qui cloua dans sa tente le général de l'ennemi, ne mériterait pas les décorations destinées à récompenser les hauts faits militaires de notre temps; mais l'éloge national renfermé dans le chant de Débora lui appartenait de droit. Avant de vouloir appliquer aux Hébreux la morale et les lois de la guerre moderne, il faudrait transformer les hordes sauvages qu'ils avaient à combattre en troupes régulières et disciplinées; il faudrait surtout donner à cette époque reculée l'esprit et les mœurs de notre époque à nous. » *Histoire de la poésie des Hébreux*, trad. Carlowitz, p. 437. Voir aussi la justification de Jahel, dans Thomson, *The Land and the Book*, 1870, p. 438 et suiv.

³ Les fenêtres en forme de treillis des maisons orientales.

- « Sans doute maintenant on ramasse, on partage le butin.
 » A chaque guerrier on distribue une ou deux esclaves.
 » Sisara reçoit de beaux vêtements,
 » Des vêtements de diverses couleurs,
 » Des étoffes richement teintées, pour sa part de butin,
 » Des étoffes éclatantes pour mettre sur mon cou¹. »

Débora ne nous décrit pas la déception et le désespoir de la mère et des femmes de Sisara. Le peintre doit les laisser deviner. Elle termine son cantique par ce vœu énergique.

Ainsi périssent tous les ennemis de Jéhovah !
 Mais ceux qui l'aiment, qu'ils soient forts comme le soleil levant² !

Jabin, privé de son armée et de son général, ne pouvait plus résister aux Hébreux. La victoire fut complète : la puissance du roi d'Hazor fut anéantie, Israël à jamais délivré des Chananéens : nous ne les voyons plus reparaitre parmi ses ennemis³. C'est là la meilleure mesure du succès remporté par Débora, Barac et Jabel.

La fidélité des Israélites, après un si éclatant triomphe, dura pendant quarante ans. Au bout de ce temps, ils retombèrent dans l'idolâtrie. L'histoire de leur infidélité, de leurs souffrances et de leur délivrance par Gédéon, est l'une des plus détaillées que contienne le livre des Juges.

¹ Jud., v, 28-30.

² Jud., v, 31.

³ « Opprimebant Jabin regem Chanaan, donec *deherent* eum. » Jud., iv, 24. Le nom des Chananéens du Nord n'apparaît plus dans la Bible que comme souvenir. Quant aux Chananéens du Sud, ils ne furent jamais redoutables. Un pharaon du temps de Salomon leur enleva Gazer, I (III) Reg., ix, 16, comme David avait enlevé Jébus aux Jébuséens. Quelques familles chananéennes, inoffensives d'ailleurs au point de vue politique, se perpétuèrent cependant en Palestine, I Esd., ix, 1, et M. Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, in-16, Paris, 1875, p. 27-44, croit y avoir trouvé de nos jours leurs descendants.

CHAPITRE VII.

GÉDÉON.

Gédéon fut le cinquième juge d'Israël et le plus grand de tous¹. Il était de la tribu de Manassé, et demeurait à Éphraïm, localité située à l'ouest du Jourdain, mais dont la position précise est inconnue. Il appartenait à une humble famille, celle d'Abiézer². Son père s'appelait Joas et était peut-être prêtre de Baal³.

Lorsque Gédéon fut miraculeusement appelé à sauver son peuple, il y avait sept ans que la Palestine était régulièrement ravagée par des pillards. Les Israélites étaient retombés dans l'idolâtrie; ils adoraient Baal et Aschéra⁴. Jéhovah les en punit en appelant leurs ennemis d'au delà du Jourdain. Tous les ans, les Madianites, les Amalécites et les fils de l'Orient, c'est-à-dire les Arabes nomades qui erraient dans le désert, à l'est de la Palestine, du côté du Hauran⁵, faisaient des razzias sur les terres des Hébreux.

Les Madianites étaient les principaux et les plus nombreux dans ces expéditions. Quoique descendant d'Abraham par Cétura⁶, ils comptaient parmi les plus irréconciliables

¹ Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, 3^e édit., t. II, p. 473.

² Jud., vi, 34; viii, 2. Le texte hébreu porte aussi Abiézer, Jud., vi, 11, 24, où saint Jérôme traduit *familia Esri*. Cf. Jos., xvii, 2.

³ Jud., vi, 27, « *timens domum patris mei*, » et versets 25, 30-31.

⁴ Jud., vi, 25, 27 et suiv.

⁵ Les *Bené-Qédem*, ou *Fils de l'Orient*, désignent toujours dans la Bible les Arabes nomades ou Bédouins qui habitent l'Arabie déserte, depuis la Pérée jusqu'à l'Euphrate. Jud., vi, 3, 33; vii, 12; Job, i, 3; I (III) Reg., v, 10 (Vulg., iv, 30); Is., xi, 14; Jer., xlix, 28 (où *Bené-Qédem* désigne spécialement les *Bené-Qédar* qui habitaient le Hauran), Ezéch., xxv, 4, 10.

⁶ Gen., xxv, 2. Ce qui est raconté, Jud., vii, 13, prouve que les Ma-